Anne Pouget

LES BRUMES DE MONTFAUCON

Avec le soutien du

casterman POCHE

Extrait de la publication
www.centrenationaldulivre.fr

LES BRUMES DE MONTFAUCON

PRIX NRP
COLLÈGES 2005

PRIX DU ROMAN JEUNESSE
DU MINISTÈRE DE LA JEUNESSE ET DES SPORTS.

illustration François Supiot

aventure | policier | comme la vie | humour | science-fiction | épopée & légende | **historique** | fantastique

dès 12 ans

www.casterman.com

Extrait de la publication

Les Brumes de Montfaucon

Cet ouvrage a reçu le Prix Val Cérou
sur l'univers médiéval 2006
et le Prix du Roman jeunesse
de la ville d'Aumale 2006

Un dossier pédagogique consacré à ce livre se trouve
sur le site Casterman à la rubrique « enseignants » :
http://jeunesse.casterman.com/enseignants.cfm

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

ISBN : 978-2-203-04175-2

© Casterman 2005 et 2010 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en avril 2010, en Espagne par Novoprint.
Dépôt légal : juin 2010 ; D. 2010/0053/242

Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.
Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Anne Pouget

LES BRUMES DE MONTFAUCON

casterman POCHE

Extrait de la publication

1

La mémoire de fer

Le jour se levait à peine, apportant la promesse d'une journée ensoleillée. Hanin se débarbouilla dans le cuveau puis quitta la maison de son père. De lourdes toitures, qui interceptaient l'air et la lumière, surplombaient les rues étroites. Il se hâta de gagner la rue principale, déjà animée par les bourgeois allant aux affaires, les médecins courant à leurs visites, les revendeurs en litières ou en chars s'activant à chaque croisée. Les voix des crieurs[1] publics s'élevaient, mêlées aux hurlements des animaux de l'abattoir.

Un groupe d'enfants turbulents arriva en trombe. Les chenapans[2], qui reconnurent Hanin, lui barrèrent la route.

— Dis donc, toi, tu vas où ? Et sans rouelle[3] ?

1. Les crieurs allaient par les rues annoncer les nouvelles.
2. Garnements, vauriens.
3. Signe distinctif des juifs au Moyen Âge, équivalent de l'étoile jaune.

Aurais-tu oublié qu'il est interdit aux juifs de sortir durant la semaine sainte ?

La main de Hanin se posa instinctivement sur son cœur. S'ils alertaient la garde, il serait arrêté.

L'un des enfants lui cracha au visage, provoquant l'hilarité générale.

De la main gauche, Hanin s'essuya la joue.

Les garnements s'apprêtaient à lui lancer des pierres, lorsqu'un mouvement de foule inhabituel attira leur attention.

— On s'occupera de toi un autre jour, lança le chef de la petite bande en brandissant le poing, tandis que ses complices se précipitaient sans plus attendre vers la place de la Fontaine.

Hanin profita de l'aubaine et se faufila, le dos au mur, avant de disparaître sous une porte cochère.

Simon, son oncle, l'accueillit en le houspillant.

— Mais tu as perdu la raison ? Quel diable t'a encore inspiré ? J'espère au moins que personne ne t'a vu !

— Non, personne, mentit le garçon.

— Ton père a-t-il terminé le tannage des peaux que je lui ai confiées ?

— Presque…

Son oncle mit une pièce de drap dans un bac et y vida un broc d'urine de bœuf fermentée.

Pieds nus, Hanin procéda au foulage[4] dans cette odeur nauséabonde, à laquelle il était à présent habitué.

Un caillou heurta la porte avec violence.

— Encore un maléfice des juifs… Ça ne peut être qu'un juif ! cria quelqu'un.

D'un geste prompt, Simon fit sortir son neveu du bac et le poussa à l'intérieur de la maison.

— Il a dû se passer quelque chose ! souffla-t-il.

— En arrivant, j'ai remarqué une animation inhabituelle sur la place, répondit Hanin à voix basse.

Précédant le jeune garçon, Simon monta à l'étage et entrouvrit un volet. Dans la rue, une femme hagarde allait, interpellant chaque passant :

— Z'auriez pas vu ma petite Gertrude ? On la cherche depuis hier… Paraît qu'on l'a vue par ici.

La mère éplorée leva la tête ; apercevant Simon derrière le volet, elle brandit le poing.

— C'est eux, j'suis sûre qu'c'est eux, avec tous leurs maléfices ! Regardez-moi donc comment qu'y s'cachent !

Simon bouscula son neveu jusqu'à une palissade qui séparait la cour d'un jardinet attenant.

---

4. Pour rendre certains draps et peaux plus souples, on les foulait avec les pieds dans un bac contenant de l'urine de porc ou de bœuf.

— Vite, va prévenir ton père… Et demain, ne viens sous aucun prétexte !

Glacé par les cris provenant de la rue, Hanin disparut entre les planches disjointes de leur passage secret.

Lorsqu'il raconta les événements à son père, celui-ci hocha tristement la tête.

— Les jours à venir ne présagent rien de bon pour nous…

***

La voix d'un crieur public propagea la nouvelle :

— Oyez, oyez : ce matin, le corps de l'enfant Gertrude a été trouvé aux abords de la ville et une enquête va être menée, à la demande de sire de Mondragon. Quiconque aurait vu ou entendu quoi que ce soit est tenu de se faire connaître.

Tapi derrière les volets, Hanin s'impatientait. Comme s'il avait le pouvoir de lire dans ses pensées, son père siffla entre ses dents :

— Tu es fou ! Tu sais qu'il nous est interdit de sortir…

Résigné, Hanin se remit au travail.

Un peu plus avant dans la journée, l'oncle Simon arriva par leur passage secret. D'un air grave, il annonça :

— Jacob, Misha et Gédéon ont été arrêtés et soumis à la question[5]. On les accuse du meurtre de cette enfant.

— Je connais bien Jacob, jamais il n'aurait commis un acte aussi abominable ! protesta le père.

Simon se contenta de hausser les épaules.

— Dis, papa, qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Hanin.

— Ça veut dire qu'ils vont être torturés jusqu'à ce qu'ils avouent…

— Qu'ils avouent quoi, s'ils n'ont rien fait ?

La main calleuse que David posa sur l'épaule de son fils résuma son désarroi.

Durant sept jours, les rumeurs allèrent bon train et, de bouche à oreille, ce que l'on savait des événements se répandit comme une traînée de poudre : retrouvé dans un fossé, le corps de la petite Gertrude était couvert de plaies et de meurtrissures.

La colère publique s'amplifia et partout dans la ville on réclamait justice. Voulant s'attirer les bonnes grâces des chrétiens en cette semaine sainte, les Frères mineurs[6] menèrent la question avec beaucoup de zèle : ils torturaient les accusés en leur donnant

5. Méthode de torture judiciaire légale au Moyen âge.
6. Ordre religieux fondé par saint François d'Assise et chargé par Saint Louis de procéder à la question, au nom de Dieu.

Extrait de la publication

tous les détails du meurtre, leur soufflant ainsi les réponses attendues.

Dans ces conditions, les prisonniers avouèrent tout ce qu'on voulait qu'ils avouassent. Les « coupables » avaient même reconnu une fiole, exhibée par les Frères, comme étant celle dans laquelle ils avaient recueilli le sang de l'enfant, nécessaire à la préparation de leurs philtres maléfiques.

Pour plus de sûreté, on fit arrêter les amis ou les familiers des trois hommes… Parmi eux se trouvait David, le père de Hanin.

Le temps clément attira une foule compacte sur la place de Grève. Sur l'estrade, qui surplombait la marée humaine, s'alignait en bon ordre tout ce que la ville pouvait compter en personnalités : représentants du clergé, juges et prévôt[7], notables de la ville constituaient la cour de jugement. Au centre, reconnaissable à sa riche parure, sire de Mondragon, seigneur de Valréas en Vaucluse, dépositaire de la haute justice de la ville, présidait le tribunal.

Des gardes firent descendre les condamnés de la charrette et les alignèrent en bon ordre. Le prévôt prit la parole :

— Sire, voici neuf hommes, arrêtés après dénon-

7. Représentant du pouvoir judiciaire, équivalent du maire actuel.

ciation. Tous ont avoué le meurtre de la petite Gertrude.

— Ces hommes ont le visage et le corps tuméfiés ! protesta le rabbin[8], qui s'était invité aux débats.

Après une vague hésitation, sire de Mondragon se racla la gorge.

— Les accusés prétendent-ils avoir été soumis à la question ?

Aucun des prisonniers ne broncha et l'on se contenta de leur silence.

— Si nul d'entre vous ne souhaite se plaindre devant nous… conclut le prévôt avec soulagement.

Le rabbin s'enhardit :

— Sire, je souhaite prendre la parole devant vous.

Il s'était exprimé d'une voix suffisamment forte et claire pour être entendu par tous.

Hésitant, sire de Mondragon se tourna vers le représentant de l'Église, l'interrogea d'un œil inquiet, puis laissa son regard s'égarer sur l'assemblée, toujours avide de sensationnel. Comprenant qu'il ne pouvait bâillonner le rabbin sous peine de se faire mauvaise réputation, il le laissa poursuivre.

— Sire, nobles seigneurs de la ville et du clergé, je me nomme Siméon et je tiens à protester : tous les hommes, ici présents et condamnés pour meurtre,

8. Chef religieux des juifs, équivalent du prêtre chez les chrétiens.

sont innocents. Ils n'ont avoué que sous une cruelle torture, comme nous pouvons le constater.

Piqué au vif, un Frère mineur s'opposa avec ardeur :

— Pourtant l'un d'eux, le dénommé David Ben Meir, n'a pas avoué malgré la question !

La réponse fit bondir le rabbin.

— Vous voyez, sire : il reconnaît en public que ces hommes ont été torturés !

Une clameur s'éleva, que sire de Mondragon tenta de réprimer. Comment allait-il se sortir de cette situation ? Il jeta un regard implorant aux membres du jugement ; l'évêque intervint.

— L'enfant Gertrude a été assassinée par ces juifs !

— Faux ! On veut leur faire endosser un meurtre commis par d'autres, martela le rabbin. Vous n'avez aucune preuve que cette fillette a été tuée par les juifs.

— Nous avons leurs aveux, sire, leurs aveux ! tambourina un Frère mineur en se tournant vers les inculpés, comme s'il en attendait le soutien.

Hanin fendit la foule et vint se jeter aux pieds de la cour.

— Sire, j'implore votre clémence. Mon père aurait été incapable de faire une chose pareille !

Se sentant pris au piège, le seigneur de Mondragon posa un regard glacé sur le jeune garçon.

— Et… tu dis être le fils de qui ?

Extrait de la publication

— De David Ben Meir, sire.

Cherchant à gagner du temps, le seigneur fit avancer David. Puis, se tournant d'un air faussement calme vers le prévôt, il l'invita à mener les débats. Celui-ci prit pompeusement la parole :

— Dis-moi, petit, quel âge as-tu ?

— Treize ans, votre grâce.

— Treize ans… Tu dis être juif et tu te présentes à nous sans rouelle ?

Hanin se releva, posa instinctivement la main sur son cœur. Son accablement lui avait fait oublier ce détail.

Le prévôt s'acharna :

— Ignorerais-tu la loi qui oblige les juifs à porter deux rouelles jaunes, l'une sur le devant de leur habit et l'autre dans le dos, à compter de treize ans ?

Hanin lança un regard terrifié à son père, puis au rabbin, et enfin au seigneur de Mondragon. Ce dernier, profitant de cet instant de désarroi, retrouva son aplomb.

— Tu connais la loi, petit ?

— Oui… murmura Hanin, penaud.

— Et tu sais que tout juif qui se promène sans rouelle doit payer une amende ?

Exaspéré, le rabbin vola au secours de l'enfant.

— Sire ! Comment voulez-vous qu'il s'acquitte de pareille somme ? Son père est aux fers !

L'évêque, qui tenait enfin sa vengeance, s'éleva pour faire taire le rabbin :

— La loi, que nul ne peut prétendre ignorer, est la même pour tous, et cette loi précise que tout juif trouvé sans rouelle doit s'acquitter d'une amende de dix écus.

C'est alors que Guillemette, mère de la victime, poussa un cri.

— Qu'on en finisse ! Nous sommes là pour juger les assassins de ma petite Gertrude.

Ses pleurs émurent la foule, d'où s'échappèrent des « À mort ! À mort ! ».

Le prévôt leva la main pour apaiser le public, puis se tourna vers le chapelet d'inculpés.

— Les accusés ont-ils quelque chose à ajouter ?

David s'avança :

— Sire ! M'accorderez-vous la grâce de parler à mon fils quelques instants avant que…

Après un moment d'hésitation, voyant la foule en haleine, le seigneur de Mondragon acquiesça comme à regret.

— Soit ! répondit-il en accompagnant son accord d'un geste auguste.

Hanin s'approcha timidement.

— Père ! Que vous ont-ils fait ? grimaça-t-il.

— Écoute, fils, le temps nous est compté, je vais mourir. mais toi, ne reste pas ici. Ton oncle te

Extrait de la publication

donnera une somme d'argent : quitte ces lieux où notre sort ne fait qu'empirer de jour en jour, gagne Paris, où vit mon frère Isaac. Il est apothicaire, il prendra soin de toi. Peut-être le bon roi Louis est-il plus charitable envers les juifs ? À Paris, tu seras sans doute plus heureux qu'ici, où nous sommes traités comme des chiens.

David n'eut pas le temps d'en dire davantage : d'un geste brusque, un garde vint l'arracher à son fils.

Le prévôt se leva et ânonna la sentence :

— Au nom de la cour de justice : tous les biens des condamnés seront saisis ce jour et distribués aux pauvres. Les coupables ici présents, et qui ont avoué, seront livrés au gibet en punition de leur crime.

On fit monter les inculpés dans les charrettes et, au milieu des bruissements de la foule, la cour se retira. Hanin, qui avait suivi son père du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu, se résigna à rejoindre son oncle, le cœur lourd.

Des garnements firent cercle autour de lui.

— Alors, juif, il paraît qu'on ne respecte pas la loi ?

D'un regard furtif, Hanin chercha une issue ; trop tard ! Ils se jetèrent sur lui et s'acharnèrent. Il sombra dans l'inconscience.

Hanin poussa un gémissement plaintif : son corps tout entier le mettait au supplice, son visage tuméfié lui interdisait d'ouvrir la bouche.

— Ne bouge pas, lui murmura son oncle d'une voix presque inaudible.

Les souvenirs douloureux se bousculèrent dans la mémoire de Hanin, auxquels Simon coupa court :

— Je sais à quoi tu penses… C'est fini. Ton père n'a pas souffert, et il valait mieux que tu n'y fusses pas. C'est un miracle qu'ils ne t'aient pas tué, mais la prochaine fois…

Quelques gouttes d'eau aromatisée humectèrent les lèvres du blessé, qui s'entrouvrirent avec peine.

— Après la mort de ton père, ils ont confisqué tous vos biens. Je n'ai rien pu faire… Maintenant, il faut que tu attendes que tes plaies cicatrisent.

Hanin ferma les yeux, son esprit chercha vainement l'exil : tant de questions se bousculaient dans sa tête, auxquelles il ne pouvait répondre autrement que par la patience…

Progressivement, son état s'améliora…

Le jour du départ arriva enfin. Simon prépara une besace qu'il tendit à Hanin.

— Tiens. Lorsque tu arriveras à Paris, demande Isaac, l'apothicaire. Il t'hébergera.

— Et toi ? Que vas-tu devenir ?

— Ne t'inquiète pas pour moi, va. J'ai ma clientèle, une amie de cœur, ma vie ici. J'ai appris à être prudent… Plus prudent que toi en tout cas !

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, s'étreignirent avec force comme si, par instinct, ils savaient qu'ils se voyaient pour la dernière fois.

Simon relâcha son étreinte, accompagna son neveu jusqu'à la porte cochère.

— Allez, file maintenant ! Tu as une longue route à faire.

Ne pouvant se résoudre à quitter la ville sans avoir revu sa maison, Hanin y fit un détour. Il gagna la place de la Fontaine, où des filles remplissaient leurs jarres en bavardant gaiement ; les boutiquiers ouvraient leurs échoppes, les crieurs commençaient leur journée, les rues s'animaient : la vie continuait, insensible à son malheur.

La porte d'entrée avait été fracturée. Hanin se glissa dans la pièce principale ; hormis un broc cassé qui éparpillait ses débris sur le sol de terre battue, rien ne subsistait de leur vie passée.

En levant les yeux, il remarqua leur Mémoire de Fer[9] – trois clous fichés dans une poutre qui

9. On plantait des clous sur une poutre pour chaque événement important dont on voulait se souvenir. On appelait ce « calendrier » *Mémoire de Fer*.

commémoraient chacun un événement important : le premier pour sa naissance, le deuxième pour la mort de sa mère, le troisième pour sa *bar-mitsvah*[10].

À l'aide de son couteau, Hanin récupéra les trois clous, qu'il plaça dans sa besace. Puis, le cœur lourd, il s'en alla vers son destin…

---

10. Cérémonie religieuse qui marque l'entrée de l'adolescent de treize ans dans la communauté des adultes.

2

Paris

Hanin avait trouvé une place dans un convoi de marchands itinérants. Après huit jours d'un éprouvant voyage sur les routes pierreuses, le charroi[11] arriva aux abords de la Cité.

Paris la belle, Paris dont il avait tant entendu parler et dont il avait tant rêvé, était à portée de regard.

La Cité avait fait éclater le corset de ses murailles à plusieurs reprises pour élargir son enceinte. Passé ses lourds remparts percés de portes, on était happé par un décor dense qu'étouffait un dédale tortueux de maisons capricieuses et grimaçantes duquel jaillissaient des églises qui dressaient leurs clochers et leurs flèches vers le ciel.

Dans les rues bruyantes et animées, crieurs, marchands ambulants, gens venus de la campagne pour vendre leurs produits enchevêtraient leurs voix dans

11. Convoi, groupe de charrettes.

Extrait de la publication

une confusion singulière. Comme si cela n'y suffisait pas, d'innombrables mendiants se mêlaient à la foule en sollicitant les passants.

— Où as-tu dit que tu allais ? s'enquit le marchand.

— En fait, je cherche l'apothicaire…

Son compagnon de voyage lâcha un rire tonitruant.

— L'apothicaire ? Mais mon pauvre ami, où réside-t-il, ton apothicaire ? Et quel est son nom ? C'est qu'ici, nous sommes dans la plus grande ville du royaume !

— Bernard ! mentit Hanin. Mais je le trouverai. Merci pour le passage !

Il sauta de la charrette, salua le marchand et héla une passante :

— Je cherche Isaac, l'apothicaire…

La femme le toisa un instant puis lui répondit, de manière fort peu aimable d'ailleurs :

— Isaac, dis-tu ?… Tu le trouveras sans doute dans la rue du bout du monde… Demande donc les Champeaux.

D'un doigt pointé, elle lui indiqua la direction :

— Passe par là… longe le quai, puis tourne au pignon, là-bas, en te dirigeant à la flèche de l'église Saint-Eustache, et tu y seras.

Fort de ces explications, Hanin s'engagea dans

une rue étroite, sombre et malodorante. Les maisons se rejoignaient par leurs faîtes, comme si elles s'épaulaient l'une l'autre pour ne pas s'effondrer. Partout pataugeaient porcs, oies et poulets laissés en liberté, au milieu des immondices ou des eaux usées que les femmes jetaient par les fenêtres.

À tourner et suivre les flèches des églises, Hanin se fourvoya.

Il décida de rester dans la grand-rue, reconnaissable à la rangée de bornes dressées pour protéger les maisons contre les coups d'essieu des charrettes. Mais la rue s'étrangla ; il se retrouva dans une ruelle étroite, réservée aux seuls piétons, et enfin dans un cul-de-sac.

Un enfant surgit fort à propos d'une arrière-cour.

— Dis-moi, peux-tu m'indiquer la flèche de Saint-Eustache ? Je crois que je me suis égaré !

Le garçonnet l'accompagna jusqu'à la croisée de plusieurs rues et le remit sur le bon chemin.

Fatigué, Hanin l'était autant par le bruit que par l'animation ambiants : le long de la Seine, on égorgeait des agneaux ; un peu plus loin, on abattait les bœufs. Il traversa la place du Marché aux Pourceaux, où l'on tuait les porcs. Le sang ruisselait dans le caniveau et les hurlements des bestiaux se mêlaient aux râles d'agonie. Les animaux en attente d'abattoir

pataugeaient dans une boue d'urine et d'excréments, propre à provoquer des haut-le-cœur à trois lieues à la ronde.

Un juif, identifiable à sa rouelle, passa devant lui ; ainsi, malgré la bonté légendaire du roi Louis, les juifs étaient ici aussi marqués du sceau de l'infamie ! Hanin l'apostropha.

— Dis-moi, je cherche Isaac, l'apothicaire.

Un coup d'œil furtif sur le cœur de Hanin, là où devait se trouver la rouelle, suffit à faire prendre la fuite au jeune homme. Résigné, il allait reprendre sa marche, lorsqu'une voix lui parvint :

— Tu n'obtiendras rien ainsi !

Hanin fit volte-face.

— Et pourquoi ? demanda-t-il, intrigué, au jeune crieur qui venait de lui adresser la parole.

— Tu interpelles un juif pour lui dire que tu cherches un juif, alors que tu ne portes pas rouelle… Et que lui veux-tu, à cet Isaac ?

— J'ai besoin de le voir pour une affaire urgente, répondit Hanin, méfiant.

Après une vague hésitation, le garçon, qui devait avoir son âge, lâcha :

— Suis-moi.

— Où ?

— Chercher Isaac. N'est-ce pas là ton souhait ?

— Mais on m'a dit qu'il vivait ici.

Extrait de la publication

— Aux Champeaux… Oui… c'est normal… On voit que tu n'es pas d'ici…

Docile, Hanin suivit son guide improvisé de rues en venelles[12] :

— Nous arrivons à la synagogue… Je ne sais pas où il habite, ton Isaac, mais je pense qu'ici on saura te renseigner…

Et comme s'il avait eu soudainement le diable à ses trousses, il détala sans explication.

— Eh ! attends, comment t'appelles-tu ?

L'inconnu cria son nom, mais le roulis d'un chariot de volailles couvrit sa voix ; haussant les épaules, Hanin entra dans la synagogue par une porte dérobée.

Surpris de voir un inconnu avancer dans le couloir sur la pointe des pieds, le rabbin le reçut très sèchement :

— Qui es-tu et que veux-tu ?

— Je me nomme Hanin Ben Meir, je viens de Valréas et je cherche mon oncle Isaac, apothicaire de son état.

Le rabbin pointa sévèrement l'index sur le cœur du jeune garçon :

— Où est ta rouelle ?

— J'ai dû l'abandonner pour voyager en paix.

L'homme à la barbe poivre et sel l'entraîna dans

12. Ruelles.

une pièce attenante, fouilla dans une armoire, en sortit deux pièces de tissu jaune.

— Pour commencer, tu vas respecter la loi et coudre ça sur ta chemise. Inutile de risquer ta vie.

L'estomac de Hanin, grognant soudainement comme lion en cage, attendrit le rabbin, qui oublia son ton de reproche.

— Mais pour l'heure, allons restaurer ce petit juif affamé…

Après une collation bienvenue, Hanin quitta la synagogue en compagnie du rabbin, qui l'entraîna au cœur de la Cité.

Ils empruntèrent une venelle aux odeurs nauséabondes et débouchèrent dans une arrière-cour paisible. Là, à la lumière du jour, un homme âgé s'affairait, aiguille en main, au milieu d'un amoncellement de chemises et de draps.

— Isaac ?

L'homme releva lentement la tête. À la vue du rabbin, il esquissa un mouvement pour se relever.

— Reste assis, je t'en prie.

Le rabbin poussa Hanin devant lui.

— Ce jeune homme dit s'appeler Hanin Ben Meir, être ton neveu et venir tout droit de Valréas.

Le visage d'Isaac se fendit d'un large sourire.

— Mon frère David habite effectivement Valréas et son fils se prénomme bien Hanin…

Heureux d'avoir été de quelque utilité, le rabbin prit congé.

Le vieil homme cligna plusieurs fois des yeux.

— Approche ! Je suis bien heureux de te rencontrer… Que devient mon cher David ? Est-il ici avec toi ?

Tristement, Hanin déroula son récit, entrecoupé de pleurs, auxquels faisaient régulièrement écho ceux de son oncle. Un long silence endeuillé accompagna leur peine commune ; enfin, Isaac prit son neveu dans ses bras.

— Ma maison est la tienne et je t'accueille comme un fils.

D'un geste, il indiqua le linge qui s'étalait devant lui.

— Et du travail t'attend. Ta vue, n'en doutons pas, est plus aiguisée que la mienne…

Hanin marqua sa surprise :

— Mais je te croyais apothicaire ?

— En son temps, oui. Mais à Paris comme ailleurs, les juifs n'ont plus le droit d'exercer ce métier. Alors, me voilà devenu tailleur par la force des choses !

Hanin ne pouvait pas être déçu : ce métier lui semblait agréable, comparé à celui de fouleur ou de tanneur. Il sourit et lâcha avec entrain :

— Moi, ça me convient !

— Alors, nous voilà heureux !

Le jeune garçon ouvrit sa besace, y plongea la main et en sortit les clous qu'il avait rapportés de Valréas.

— C'est tout ce qui me reste de mon passé…

Son oncle se contenta de sourire en hochant la tête.

— Le drame que tu as vécu te donne le droit, je crois, de composer ta Mémoire de Fer avec les événements de ta propre vie. Car, désormais, c'est toi qui deviens maître de ton propre destin.

Il chercha un marteau et une boîte contenant quelques clous neufs, qu'il tendit à Hanin.

D'abord hésitant, le garçon choisit un emplacement pour les planter un à un :

— Pour ma mère… Pour mon père… Et pour toi, qui m'accueilles comme un fils…

Après avoir fait un peu de place au nouvel arrivant, Isaac lui proposa de sortir.

— Je dois me procurer des boutons, et aussi des lacets, pour finir cet habit ; ce sera pour toi l'occasion de découvrir la Cité.

Cet intermède, bienvenu pour Hanin, lui donna des ailes.

— J'ai déjà vu la synagogue. Il y a une synagogue à Paris, mon oncle !

— Je sais, je sais… Il y en avait même deux avant.

— Avant ? Avant quoi ?

— Avant qu'on nous la confisque pour la transformer en église chrétienne, répondit Isaac avec résignation.

Le sol, encore gorgé de pluie, laissait courir ses filets d'eau boueuse auxquels les détritus faisaient barrage.

Enjambant ces cloaques[13], Isaac et Hanin parvinrent sur une petite place où des femmes vantaient les mérites de leurs denrées – ail, miel, cerfeuil, salade, beurre, lait – dans une cacophonie telle qu'on ne distinguait plus ce que disait l'une ou l'autre.

Un crieur arriva en scandant :

« Charbon, le sac un denier,
vous en trouverez à volonté
à l'enseigne du Pied-Percé,
chez Gaspar le charbonnier. »

Reconnaissant en lui son guide improvisé du matin, Hanin l'interpella.

Le crieur esquissa un sourire, qui mourut immédiatement sur ses lèvres en découvrant la rouelle sur la poitrine du jeune juif. Feignant de ne pas l'avoir reconnu, il poursuivit sa criée :

« Charbon, le sac un denier,
vous en trouverez à volonté
à l'enseigne du Pied-Percé,
chez Gaspar le charbonnier. »

Les bras ballants, Hanin le regarda s'éloigner. Isaac, qui avait remarqué le trouble de son neveu,

13. Égouts, bourbiers.

Extrait de la publication

l'entraîna dans la rue de la Petite-Bouclerie, où les marchands étalaient boutons, boucles et fermoirs sur la tablette prolongeant la fenêtre de leur atelier.

Apparemment coutumier des lieux, Isaac s'entretint quelques instants avec l'artisan avant de faire son choix.

Sa petite mercerie acquise, il proposa à son neveu de faire un détour. Hanin n'avait jamais vu autant de drapiers, d'orfèvres, d'armuriers, de fabricants de meubles ou d'objets de luxe. D'un étal à l'autre, il progressait, lui semblait-il, dans une grotte merveilleuse.

Le trémolo funèbre d'une cloche fit provisoirement taire tout le monde. D'une voix lugubre, un crieur proclama :

« Arrêtez-vous, gens qui marchez, priez Dieu pour les trépassés. »

Chacun se signa sur le passage du cortège funèbre, marquant une pause dans sa course. À peine la procession eut-elle disparu au coin de la rue que le brouhaha reprit de plus belle.

Hanin et Isaac traversèrent le parvis de la cathédrale Notre-Dame, où un homme, installé sur un tapis bariolé, racontait à un auditoire conquis son voyage en Orient. Çà et là, des mendiants faisaient escorte aux passants, le temps de solliciter leur

charité. Assis sous le porche de l'Hôtel-Dieu, un lépreux impassible devant sa sébile[14] émut Hanin.

— Mon oncle, ce malheureux me rappelle Bertrand, un lépreux de Valréas qui, un jour, a fait fuir des garnements qui m'agressaient.

Isaac porta la main à sa bourse et donna son obole.

Soudain, une femme en guenilles, sortie d'on ne sait où tel un diable de sa boîte, se précipita sur lui et lui cracha au visage.

— Regardez-moi ça : la pourriture nourrit la pourriture…

Un autre gueux s'approcha, menaçant :

— Sale porc ! C'est aux Champeaux que tu devrais être ! C'est là-bas que vivent les animaux de ton espèce.

La femme bouscula Isaac en beuglant :

— Sus aux juifs qui ont assassiné le Christ !

— Oui, c'est les juifs qui ont mis en croix Notre-Seigneur ! renchérit un autre.

Le vieux tailleur trébucha sur un goret, la toile contenant ses achats tomba, boucles et boutons se répandirent sur le sol. Une nuée de chenapans, qui n'attendaient que pareille occasion, se ruèrent comme un essaim d'abeilles et ramassèrent les objets éparpillés dans le caniveau.

---

14. Coupelle.

Alors que Hanin se précipitait pour porter secours à son oncle, un garçon lui assena un grand coup de pied, sous les vivats de quelques badauds qui braillaient :

— Aux Champeaux, aux Champeaux !

Hanin se releva et, sous les quolibets, il aida son oncle à se remettre sur pied. Tête baissée, crottés, humiliés, ils rebroussèrent chemin et se hâtèrent de rentrer chez eux. La porte fermée, ils se débarrassèrent de leurs vêtements sales et se lavèrent.

— Pourquoi tout le monde parle-t-il des Champeaux, mon oncle ?

— Les Champeaux, c'est la rue du bout du monde, où aboutissent les égouts de la Cité ; c'est là que se tient le marché aux cochons, lâcha Isaac avec résignation.

Nerveusement, Hanin chercha une chemise neuve parmi celles que son oncle avait confectionnées.

— Que fais-tu ?

Hanin enfila l'habit.

— Je refuse de porter la rouelle à partir d'aujourd'hui.

Affolé, Isaac lui fit signe de baisser le ton et souffla :

— Tu es fou ! Sais-tu ce qu'il en coûte ?

— Oui, je sais ce qu'il nous en coûte d'être juifs, mon père en est mort. Ici, personne ne me connaît et je tente le sort.

Son air résolu désarma son oncle, qui se remit à l'ouvrage en ronchonnant.

Gêné par le ton mordant qu'il venait d'adopter, Hanin observa le vieil homme, penché au-dessus d'une pièce de tissu. Sa voix se fit plus affable :

— Je regrette, mon oncle ; tu dois me trouver bien ingrat… M'apprendras-tu à coudre ?

— On verra plus tard… Pour le moment, il m'arrangerait que tu livres cet habit.

Son neveu s'approcha du surcot, palpa le velours dans lequel il avait été façonné.

— Quelle merveille ! Tu as des doigts d'or. Quel noble seigneur le portera ?

— C'est notre médecin. Tu le trouveras dans le passage de la grosse chaîne. Pour éviter de te perdre, repère-toi à la flèche de l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs, puis longe la Seine jusqu'à la tour Barbeau.

Hanin enveloppa l'habit avec la plus grande précaution et sortit.

À l'entour de Notre-Dame, les commères vendaient lait, cresson ou beurre frais sur la place, chassant chiens errants et gorets venus chaparder quelque nourriture.

Comme fil conducteur, Hanin suivit le cours du fleuve jusqu'à la tour Barbeau et s'engouffra dans le passage où habitait le médecin.

L'homme, qui arborait la rouelle, détailla l'habit

avec satisfaction. Sans en demander davantage, il paya son dû et retourna à sa clientèle.

Hanin mit les quelques pièces dans sa besace et revint sur ses pas.

Au détour d'une rue, il tomba nez à nez avec le crieur. Il le fixa longuement, se demandant s'il allait encore l'éviter comme tantôt, voire le dénoncer. Le jeune garçon s'approcha de lui, un peu gêné.

— Je regrette, pour ce matin. Mais tu sais bien…

Du regard, il avait désigné la rouelle absente.

Hanin ne répondit pas. Au fond, pouvait-il en vouloir à un chrétien d'éviter un juif ? La loi même le leur imposait.

— J'ai fini ma criée. Si tu veux, on fait quelques pas ensemble ?

Trop heureux de pouvoir parler librement à un jeune de son âge, Hanin acquiesça d'un signe de tête. Ils restèrent un long temps silencieux, aussi gênés l'un que l'autre.

— Je m'appelle Côme, trancha enfin le crieur.

— Et moi, Hanin… *(Il rit.)* Heureusement que je te rencontre, je crois bien que je me suis encore perdu !

Ils déambulèrent dans les rues et, à proximité du Grand Châtelet, aboutirent sur une berge sablonneuse descendant vers les roseaux du fleuve, où ils s'installèrent.

— Ici nous serons mieux pour parler librement, proposa Côme.

Durant le long silence qui accompagne les hésitations timides du premier contact, Hanin observa son compagnon : brun comme lui, il avait également même taille et même carrure.

Se sentant épié, Côme lui offrit son visage hâlé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il naïvement.

— Rien… Je… je me demandais ce qui nous différencie, toi et moi, sinon notre foi.

Gêné par cette remarque directe, Côme rougit et fixa son regard sur les bateaux au déchargement. Puis, comme s'il avait trouvé la réponse, il le dévisagea et répondit :

— La couleur de nos yeux : les miens sont verts, les tiens très noirs.

Ils se mirent à rire, la glace était rompue.

— Tu es à Paris depuis peu, n'est-ce pas ? interrogea Côme.

D'emblée, et en toute confiance, Hanin lui livra son histoire, sa vie à Valréas, la mort de son père, sa fuite, enfin son arrivée chez son oncle Isaac.

— Et toi ?

Côme tendit l'index.

— Regarde, je vis outre-pont, là, au milieu des vignes, avec mon père, ma mère et mes trois sœurs.

— Trois ? Quelle chance tu as. Moi, je n'ai pas eu le temps d'avoir des frères et des sœurs !

— Si tu veux, je te prêterai les miennes, repartit Côme avec humour.

— Me les présenteras-tu un jour ?

Côme esquiva le regard insistant de Hanin et le fixa sur les galées[15], qui se frayaient un chemin entre les bateaux-lavoirs et les bateaux-moulins, dans le sillage desquels les pêcheurs ramenaient leurs filets.

— Tu sais, j'aimerais bien, mais…

— Mais je suis juif !

La cloche sonna l'angélus ; les deux garçons se levèrent et, en silence, revinrent sur leurs pas. Les artisans avaient cadenassé leurs boutiques, les rues s'étaient soudainement vidées, les femmes étaient rentrées avec leur marmaille, les crieurs s'étaient tus. En peu de temps, un morne silence avait succédé à l'activité bruyante de la journée.

— Bon, bien… je dois y aller, marmonna Côme.

— D'accord. À Dieu. Nous verrons-nous demain ? Où travailles-tu ? questionna Hanin d'une voix impatiente.

— Je crie les nouvelles de la prévôté, mais je travaille aussi pour un charbonnier et pour un drapier. Alors, je vais et je viens dans les rues. Peut-être m'y

15. Embarcations de commerce.

rencontreras-tu au hasard d'une promenade ou d'une course mais…

Côme s'interdit de poursuivre, il savait que Hanin avait compris. Son silence signifiait « mais si tu portes rouelle… ». Ils s'adressèrent un regard entendu, scellant un accord tacite[16], avant de se séparer.

Tandis que Côme courait pour traverser le pont, Hanin resta là, figé, suivant le chrétien d'un regard mélancolique. Puis il fit les quelques centaines de mètres qui le séparaient de la maison d'Isaac.

— Oh, mon oncle, je me suis déjà fait un ami… Et c'est un chrétien !

Isaac rangea son matériel, visiblement blasé.

— S'il t'adresse la parole, c'est qu'il est aussi fou que toi !… Allons, aide-moi à préparer notre marchandise : la foire du Lendit[17] arrive à grands pas.

— La foire du Lendit ! Oh, mon oncle ! Combien de fois ai-je rêvé de m'y promener un jour, lorsque je vivais à Valréas ! Et enfin j'y suis ? C'est trop beau…

Isaac haussa les épaules :

— Oui, mais nous, nous ne nous y promènerons pas comme deux châtelaines à la recherche d'une pelisse ou d'un ouvrage d'orfèvrerie. Nous y vendrons nos draps.

---

16. Sous-entendu, inexprimé.
17. L'une des deux plus grandes foires de Paris, qui se tenait au mois de juin et durait quinze jours.

***

La ville tout entière afflua dans la rue de Saint-Denis pour prendre part à la grande foire annuelle du Lendit. Partout on exposait, non seulement les produits des boutiques de la capitale, mais également toutes les denrées venues de l'étranger. Au sein de cette messe commune, grâce aux marchands qui gagnaient Paris pour l'occasion, on trouvait tout ce que l'on cherchait vainement le reste de l'année et qui se fabriquait ailleurs.

Les juifs étaient autorisés à exposer et vendre, à condition de préciser « vin juif », « viande juive », « fromage juif » sur leurs produits et de se cantonner à la place qui leur était assignée.

Dans les rues et sur les places, ménestrels et saltimbanques attiraient les badauds venus applaudir leurs pitreries ou les prouesses d'animaux savants. On suivait les pirouettes des funambules ou l'adresse des jongleurs. Les pâtissiers confectionnaient gaufres et confiseries, dont le parfum enivrant courait les ruelles et faisait oublier, pour un temps, les odeurs coutumières. À la criée, les faux médecins vendaient des herbes ou des potions miraculeuses, sorties tout droit du secret de leurs laboratoires. Ivres de liberté, les enfants parcouraient les rues, jouaient aux échasses, aux billes ou aux dés.

Comme tous les autres fripiers juifs, Isaac avait installé son éventaire aux Halles, contre le mur du cimetière des Innocents.

En repos de criée, Côme s'approcha timidement de leur étal ; il salua Isaac avant de demander :

— Hanin pourra-t-il se libérer quelque temps ?

L'intéressé lança un regard suppliant à son oncle.

— Emmène-le sur-le-champ, sinon je n'aurai pas la paix, répondit le vieil homme, visiblement de bonne humeur.

— Tu es sûr, mon oncle, que mes bras ne te manqueront pas ?

— Mais non, j'ai l'habitude, tu sais… Va t'amuser !

Trop heureux, Hanin suivit Côme, non sans avoir au préalable offert à son oncle un regard débordant de reconnaissance.

Les deux garçons longèrent l'église de Saint-Innocent, bordée de part et d'autre par le cimetière du même nom, dans lequel les marchands débitaient leurs denrées, disputant la place aux animaux.

Un homme de haute stature, dont le visage avait les aspérités d'un rocher, les croisa.

— Papa ? interjeta Côme, comme s'il était pris à défaut. Je te présente Hanin…

Le regard de l'homme glissa sur Hanin sans lui accorder plus d'attention.

— Viens… suggéra Côme, aussi gêné que Hanin par l'attitude glaciale de son père.

Ils revinrent sur leurs pas, soudainement indifférents à l'effervescence des rues.

— Tu veux que je t'emmène outre-Petit-Pont ? proposa Côme pour dissiper le malaise.

Hanin improvisa un sourire forcé.

Ils gagnèrent les berges de la Seine où ils admirèrent un moment les galées chargées à fond de cale des marchandises les plus variées que les bateliers, comme des fourmis laborieuses, déchargeaient sur la grève.

Ils empruntèrent le pont de bois, longèrent l'un des deux cimetières juifs de la capitale et traversèrent des clos dépourvus d'habitations.

Hanin marchait fièrement aux côtés d'un chrétien, lui, le petit juif de Valréas.

Côme lui indiqua une bâtisse sobre :

— Ici est l'école de… heu… de ta religion.

— La *Yeshiva*[18] ? rectifia Hanin.

— Oui, je crois que c'est un nom comme ça… On raconte une drôle d'histoire à propos de Yéhiel, le rabbin qui la dirige…

Il n'en fallut pas davantage pour tenir Hanin en haleine. Il pressa Côme de poursuivre.

---

18. École où l'on étudie et enseigne les commandements de la religion juive.

— Yéhiel possède une lampe mystérieuse, qu'il aurait fabriquée lui-même. On dit que cette lampe, allumée le vendredi soir à l'entrée du *shabbat*, brûle toute la semaine sans huile. Tu penses bien que tous les curieux se pressaient à sa porte pour percer son secret ! Comme Yéhiel en avait assez de tous les garnements qui tentaient d'entrer chez lui, il a fabriqué une serrure tout aussi mystérieuse, qui ferait tomber au centre de la terre quiconque essaierait d'ouvrir la porte.

Il s'arrêta, reprit son souffle et regarda alentour, comme s'il craignait de voir apparaître le diable. Hanin, abasourdi et les poils hérissés, le questionna :

— Et tu l'as vue, cette lampe ?

Ils étaient parvenus dans la rue Coupe-Gueule, un passage sombre qui, sans nul doute, méritait bien son nom.

— Alors ? Tu l'as vue cette lampe ? insista Hanin.

— Non, personne n'a jamais réussi à percer son mystère… C'est ici que j'habite.

Hanin détailla la petite maison devant laquelle ils venaient de s'arrêter. La porte était ouverte et Hanin mourait d'envie d'y entrer, de voir en quoi un intérieur chrétien pouvait différer d'un intérieur juif.

Côme, d'abord hésitant, proposa :

— Viens !

Hanin ne se fit pas prier. Ils pénétrèrent dans le logis dont le mobilier se résumait à un lit, une table,

Extrait de la publication

quelques escabeaux et un poêle. Dans un coin de la pièce, sur le sol jonché de paille, deux fillettes jouaient avec une poupée de bois ; elles accueillirent les arrivants par des effusions de joie. Côme s'agenouilla et se laissa câliner tout en présentant ses sœurs :

— Voici Marthe et Ondine.

L'une des deux marchait depuis peu, l'autre avait presque leur âge.

Une fille entra en chantonnant, une cruche calée sur la hanche.

— De l'eau fraîche pour…

En apercevant Hanin, elle suspendit son geste et son sourire mourut sur ses lèvres. Elle posa rudement la dame-jeanne sur la table, puis s'approcha de son frère et lui souffla en aparté :

— Tu es fou de te commettre jusqu'ici avec un juif !

Côme ne répondit pas à sa sœur, tout du moins Hanin n'entendit-il pas sa réponse.

La réflexion, acerbe, le ramena brutalement à sa condition et la honte le submergea. Il sortit de la maison, la tête enfoncée dans les épaules.

Son ami le rattrapa :

— Je suis sincèrement désolé par le comportement de ma sœur… Je crois qu'Yvelise n'a rien contre toi, elle a seulement peur.

— Ne t'inquiète pas, je comprends… Je dois m'en retourner à présent. Merci pour la promenade !

Extrait de la publication

Hanin le planta là et s'enfuit comme s'il cherchait à semer son ombre. La Cité en effervescence l'aspira, mais le cœur n'y était plus : Yvelise avait gâché sa journée.

Anéanti, Hanin longea les étals et revint dans la partie réservée aux juifs. À la vue de son oncle, ratatiné par les années de labeur, son orgueil reprit le dessus et il s'inventa un sourire insouciant. Isaac l'accueillit avec bonhomie.

— Alors ? As-tu fait bonne promenade ?

— Très belle, mon oncle, très belle… Mais attends que je t'aide un peu…

Pour gommer sa peine et son humiliation, Hanin se laissa griser par l'effervescence de la foire : les bourgeois arborant coiffes élégantes et vêtements exotiques accomplis dans les brocarts les plus voluptueux côtoyaient les matrones vêtues de tissus épais et peu élégants, les écoliers désargentés ou les chenapans prêts à saisir la moindre occasion.

Dans cette foule d'anonymes apparut soudain le visage familier de Côme. Dansant d'un pied sur l'autre, il resta à l'écart, attendant visiblement que Hanin le rejoigne. Aussi gêné que lui, ce dernier contourna l'étal de son oncle.

— Je suis vraiment désolé… tu sais, pour tout à l'heure…

— J'ai l'habitude, va, alors oublions ça ! répondit tristement Hanin.

— J'aimerais vraiment qu'on devienne amis.

— Moi aussi…

— On fait un tour ? proposa timidement Côme.

Hanin se tourna vers son oncle. Comme s'il avait entendu leurs propos, celui-ci lui donna congé d'un geste vif.

Les deux garçons déambulèrent silencieusement devant les terrasses des tavernes, où les vins aromatisés coulaient à flots, répandant leurs suaves nectars. Les filles étaient belles dans leurs atours légers, son nouvel ami se tenait à ses côtés, le monde était à nouveau ouvert à Hanin.

Durant les quinze jours que dura la foire, les deux amis prirent l'habitude de se retrouver chaque jour sur la berge. Là, ils se racontaient leur journée, partageaient leurs rêves, leurs joies, leurs peines.

Comme une belle parenthèse, la fête du Lendit prit fin ; marchands, étrangers, baladins se dispersèrent et disparurent comme par enchantement. Chacun revint à son quotidien, la Cité retrouva son espace et ses habitudes. Dans le tumulte de la foire, un juif et un chrétien avaient noué une belle amitié…

3

Ciel de plomb

À l'occasion des vendanges, les clos du pays latin se transformèrent en une immense ruche bourdonnante. Les files de valets arpentaient incessamment les vignes pentues pour déverser leurs hottes dans les charrettes, qui à leur tour accomplissaient leur inlassable va-et-vient jusqu'au pressoir, nimbé d'une odeur capiteuse. Sur les places de Paris, où la main-d'œuvre s'embauchait à la journée ou à la semaine, l'effervescence battait son plein.

Assis sur le quai, en contrebas de Notre-Dame, Hanin contemplait ce spectacle avec des yeux gourmands. Un soir, n'y tenant plus, il risqua la question :

— Mon oncle ? J'aimerais bien faire les vendanges…

Le regard appuyé d'Isaac fit mourir la fin de la phrase sur ses lèvres.

— C'est interdit aux juifs, tu le sais… crut bon d'ajouter le vieil homme, après un long silence.

— Mais pourquoi un juif ne serait-il pas autant capable qu'un chrétien de cueillir des grappes ?

— Parce qu'il empoisonne le raisin au contact de ses mains, comme tout ce qu'il touche ! Tu devrais le savoir, depuis le temps…

— Sans rouelle, personne n'en saurait rien, et cet argent serait le bienvenu.

— Ne tente pas le diable ! répondit simplement Isaac.

Hanin baissa la tête et plia docilement les vêtements épars sur la table de travail.

Il se présenta pourtant le lendemain à la bourse des journaliers et fut embauché sur l'heure.

Tout à sa liesse, il se mêla à la marée humaine des travailleurs, perçut panier et sécateur avant de se lancer avec zèle dans son nouveau labeur. Désireux de se fondre dans la famille des vendangeurs, il chanta à l'unisson et sectionna les grappes avec entrain, riant avec l'un, aidant tel autre quand le besoin s'en faisait sentir.

À l'issue de la journée, il salua Jacques, Marie et Benoît, ses compagnons de hotte. Fourbu mais fier, heureux de s'être ouvert à de nouveaux amis, il dévala la montagne Sainte-Geneviève et se dirigea vers la berge de la Seine. Sur le marché de la place Maubert s'entassaient châtaignes, champignons, bûches, mottes à brûler, noisettes et grappes de

raisin. Heureux d'avoir vécu cette grande communion, il s'arrêta devant un étal, humant les parfums subtils de l'automne. Dans sa griserie, il n'avait pas remarqué le maraîcher, planté face à lui, les poings sur les hanches, qui le dévisageait depuis quelque temps.

— Dis donc, toi… ta tête ne m'est pas inconnue !…

La main subitement posée sur son cœur, là où était absente la marque d'infamie, rendit la mémoire au commerçant.

— Ça y est ! À la foire du Lendit… dans la partie réservée aux juifs ! Regardez-moi ces gorets. Ils ne portent même pas rouelle. Comment voulez-vous qu'on les reconnaisse ?

— Assassins du Christ ! cria un badaud.

Quelques vauriens, qui traînaient partout où une bonne occasion pouvait se présenter, profitèrent de l'aubaine : l'un jeta une pierre à Hanin, l'autre bouscula intentionnellement une commère tandis que deux complices se servaient sur l'étal et détalaient prestement. On cria au voleur, on se bouscula encore et Hanin, sans avoir eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait, reçut une bastonnade ; un coup assené au crâne lui fit perdre connaissance.

***

La tenaille du froid matinal mêlée à la souffrance tira progressivement Hanin de ses limbes. Où était-il ?

Dans un effort, il se redressa et s'appuya sur un coude ; autour de lui, un terrain vague étalait quelques sépultures qui se découpaient dans le jour naissant : on l'avait jeté comme un chien dans le cimetière aux juifs. Il se recroquevilla et, découragé, implora le ciel d'ardoise. Puis, transi de faim, de fatigue et de froid, il pleura longuement… Enfin, il serra les mâchoires et se releva.

Un âne indolent qui se repaissait près de l'église des Chardonnets le gratifia d'une œillade pleine de douceur ; Hanin s'en approcha, lui caressa tristement le museau.

— Même toi, animal le plus stupide de la création, tu es mieux traité qu'un juif !

En attendant l'ouverture des portes de la Cité, Hanin s'assit sur un promontoire et observa avec nostalgie les vignes désertées qui alignaient leurs pieds en files parfaites. Lui qui l'avait tant souhaité, qui s'en était senti capable, savait qu'il ne ferait plus partie de ce groupe d'abeilles laborieuses, qu'il ne chanterait plus ni ne participerait à la grande fête des Vignes qui clôturait les vendanges.

Le cor du Châtelet, qui annonçait la fin du guet de nuit et l'ouverture des portes de la Cité, vrombit bruyamment. Réalisant que son oncle devait être mort

Extrait de la publication

d'inquiétude, Hanin gagna le pont. En chemin, il tomba par hasard sur Côme, qui se décomposa d'effroi.

— Mon Dieu, mais que t'est-il arrivé ?

Le silence de Hanin, les meurtrissures qui maculaient sa peau lui firent appréhender la triste réalité. Il grimaça :

— J'ai mal pour toi… Pourquoi ne veux-tu pas porter rouelle ? Après tout…

— Tu ne peux pas comprendre !… Tu serais heureux, toi, si on obligeait tous les chrétiens à porter une pancarte sur la poitrine ?

Comme s'il avait réfléchi de longue date à toutes les éventualités, Côme renchérit :

— Pourquoi alors ne pas te convertir ? Le roi Louis offre même une rente…

— Je ne veux pas être payé pour ma foi. Pour qui me prends-tu ?

Son ami piaffa d'impatience.

— Au moins tu serais libre et l'on pourrait se fréquenter à la face des gens. Regarde-toi ! Un jour on retrouvera ton cadavre dans la fosse aux chiens, ou alors à Montfaucon[20].

Les premiers cris de Paris, qui annonçaient l'ouverture des bains publics, obligèrent Côme à prendre congé de son compagnon.

---

20. Le plus terrible gibet de Paris.

Extrait de la publication

— On se voit ce soir, dis ? demanda Hanin, anxieux.

Après un signe discret de la main, Côme s'éloigna en criant : « *Arrivage de draperies au port des Templiers ! Vite, bourgeois et seigneurs, ou votre tour va passer !* »

Le cœur lourd, Hanin laissa flâner son regard outre-Petit-Pont. Le spectacle de la campagne opulente, rehaussée par les couleurs flamboyantes de l'automne, lui vrilla le cœur. L'odeur âcre du raisin fermenté qui se dégageait du pressoir royal lui rappela la fin de son beau rêve. Il se ressaisit et reprit son chemin : pour l'heure, il lui restait à affronter les reproches douloureux de son oncle et se remettre à l'ouvrage à ses côtés.

Occupé à tailler un surcot, Isaac releva la tête à l'arrivée de son neveu et le toisa. Malgré son regard fiévreux, qui trahissait l'angoisse d'une longue nuit blanche, il ne dit rien, ne posa aucune question, ne fit aucune remontrance. Il laissa Hanin prendre place face à lui. Le silence pesant se liquéfia progressivement, comme s'il devenait évidence, et l'on n'entendit bientôt plus que le cliquetis des ciseaux.

Soudain, on tambourina à la porte avec brutalité. Isaac, prêt à sursauter à la moindre chute d'aiguille, jeta à son neveu un regard où la panique se mêlait à l'interrogation. Lui faisant signe de se taire, il alla ouvrir.

Côme, car c'était lui, s'engouffra dans leur cour. Pensant à une visite amicale, Hanin se leva ; mais d'un geste de la main, le crieur le stoppa dans son élan et, s'adressant davantage à Isaac qu'à Hanin, il annonça :

— Je n'ai pas beaucoup de temps. Je viens du Parloir aux Bourgeois[21], où je suis allé prendre mes criées… J'ai entendu dire que Notre Très Saint-Père le pape a adressé une lettre à tous les seigneurs de France, ordonnant la saisie de votre Livre saint.

— Le *Talmud*[22], précisa Isaac.

— Oui… On dit que le pape ordonne la confiscation de tous les exemplaires présents sur le royaume de France.

Puis, se tournant vers Hanin comme si le message lui était personnellement destiné :

— Il précise à nouveau l'obligation de porter la rouelle… Tous les crieurs publics vont être chargés de propager la nouvelle. Il est également dit que les deux cimetières juifs devraient prochainement être déplacés pour plaire au projet du roi de faire construire outre-Petit-Pont plusieurs collèges.

---

21. Confrérie des Marchands de l'Eau, qui avait en main tout le commerce des denrées arrivant par la Seine et qui siégeait en un lieu appelé « Parloir aux Bourgeois ».
22. Littéralement : « enseignement ». Livre de commentaires sur l'enseignement religieux du judaïsme.

Le regard de Côme s'immobilisa sur un objet inconnu de lui.

— Quel beau chandelier !

— C'est la *menorah*, rectifia Isaac, chandelier à sept branches qui fait partie de notre culte.

— Ah ! répondit simplement Côme, circonspect. Je dois retourner à mes criées, à présent.

Hanin le raccompagna.

— Merci de nous avoir prévenus, dit-il reconnaissant.

— Bah ! de toute façon, vous l'auriez su tôt ou tard…

Quand il fut parti, Hanin se mit à harceler son oncle de questions :

— Tu penses que c'est sérieux, toutes ces lois sur les juifs ?

— Ce ne sont peut-être que des rumeurs… répondit Isaac. Pour le moment, il te reste à terminer ton travail, alors ne rêvasse pas.

Hanin reprit sa tâche là où il l'avait laissée, ou du moins baissa-t-il pudiquement les yeux pour ne pas voir une larme couler sur la joue d'Isaac.

Après un long silence, son oncle posa ses ciseaux et se leva gauchement.

— J'ai une course à faire. Je sors un moment.

Son neveu, qui n'était pas dupe, le fouilla d'un regard inquisiteur et prévint :

— Fais attention…

Isaac se figea un instant avant de répondre, non sans ironie :

— Ça te va bien de dire ça !

Resté seul, Hanin se posa mille questions : pourquoi s'en prendre au Talmud ? Pourquoi vouloir confisquer leurs cimetières ? Pourquoi tant de haine à l'encontre des juifs ? Aucune d'elles, il le savait, ne trouverait de réponse. N'y tenant plus, il se leva et sortit à son tour.

Déambulant à la recherche de Côme, il longea la Seine, qui coulait entre ses rives basses et verdoyantes, marquées çà et là par la tache fauve d'une plage ou d'une grève.

« Faites place à la charrette des condamnés, afin qu'ils soient livrés au gibet ! »

Les passants s'écartèrent et suspendirent un instant leurs bavardages. Les familiers et quelques badauds suivaient la procession, en route vers les fourches[23] de Montfaucon. Irrité de n'avoir pas trouvé son ami et espérant le rencontrer peut-être sur la route du gibet, où il ne s'était pas encore engagé, Hanin se laissa emporter par le triste cortège.

Selon le rituel du dernier voyage à Montfaucon,

---

23. Le gibet avait plusieurs piliers, appelés « fourches » ou « fourches patibulaires ».

l'équipage et son escorte firent halte devant le couvent des Filles-Dieu. Une sœur s'avança et tendit un crucifix aux condamnés, qui le baisèrent ; après quoi, deux autres leur offrirent trois morceaux de pain et un gobelet de vin.

Le cortège reprit sa route vers les fourches patibulaires. De loin, on pouvait voir les corps, retenus par une chaîne suspendue à chaque pilier ; les jours de grand vent, on pouvait même les entendre s'entrechoquer dans un bruit sourd.

Quel destin avait conduit ses pas ? Hanin en était à se le demander lorsque, soudain, il sentit tous les poils de son corps se hérisser ; là, exposé aux vents, pendait le corps de Salomon, un voisin de son oncle. Pris d'un haut-le-cœur, il rebroussa chemin en titubant. Le vent d'ouest semblait le suivre, entraînant dans son sillage la pestilence des cadavres.

Il se précipita dans l'atelier d'Isaac, qui était rentré avant lui ; ce dernier, voyant le visage défait de son neveu, lui donna promptement un siège.

— Que t'arrive-t-il ? Tu es blanc comme la toile de mes draps.

Avare de mots, Hanin lui relata sa macabre découverte.

— Mais de quoi Salomon s'est-il rendu coupable ? demanda le tailleur d'une voix chevrotante.

— Je l'ignore ! répondit tristement Hanin.

Le vieil homme s'assit, se releva, tourna comme un lion en cage. À bout de patience, il sortit en claquant la porte. Hanin lui emboîta le pas et partit à la recherche de Côme ; il lui rapporta les événements dont il venait d'être témoin.

— Je vais me renseigner demain, proposa son ami. Mais tu sais, à l'allure où vont les supplices, on ne suit plus la cadence. Regarde !

D'un doigt tendu et pour appuyer ses dires, Côme lui indiqua la petite place où fumait encore un bûcher.

— Je m'en retourne, dit Hanin ; peut-être mon oncle aura-t-il appris quelque chose.

Curieusement, la maison était déserte. Hanin attendit, guettant les allées et venues à travers les volets entrouverts ; mais la nuit tomba sans qu'Isaac soit rentré.

Le jeune juif ouvrit la fenêtre pour mieux prêter l'oreille aux bruits de la rue, étala une toile sur le sol et s'allongea, le nez planté dans les étoiles.

Après une nuit sans sommeil, trépignant d'impatience, il courut à la rencontre de Côme dès l'ouverture des portes de la Cité.

— Mon oncle n'est pas rentré cette nuit, je suis tellement inquiet ! Comment le retrouver ?

— Je vais voir si je peux glaner quelque information… Retrouvons-nous devant Saint-Eustache après ma première criée.

Hanin lui adressa un regard où s'ébattaient reconnaissance et fatalité.

— En attendant, retourne chez toi ; ton oncle sera peut-être rentré entre-temps, crut bon d'ajouter son ami.

Ni l'un ni l'autre, pourtant, n'était dupe…

Arrivé aux abords de la maison d'Isaac, Hanin remarqua une animation peu coutumière. À l'affût, il se faufila le long d'un mur et passa la tête par une lucarne donnant sur leur réserve.

— Regardez, si ce n'est pas un sorcier ! déclara le chef de la garde en montrant les clous plantés dans une poutre.

Hanin reconnut sa Mémoire de Fer mais n'osa pas intervenir. Il s'esquiva, se dilua dans la foule et gagna Saint-Eustache pour y attendre son ami, qui arriva enfin ; mais son visage grave, son regard tristement désolé n'auguraient rien de bon.

— Les gardes de la prévôté auraient arrêté ton oncle à Montfaucon. On l'accuse de s'être rendu au gibet pour arracher des morceaux d'étoffe et des lambeaux de chair aux cadavres.

Hanin s'emporta.

— Mais c'est faux ! Tu sais que mon oncle n'est pas un jeteur de sorts !

— Je le sais bien… Et puis, il y a aussi les clous…

Extrait de la publication

— Les clous ? Mais ce n'est qu'une Mémoire de Fer ! Je vais aller trouver le roi Louis, lui expliquer et implorer son pardon…

— J'ai bien peur que ta démarche soit vaine ! Va plutôt voir où l'on inflige châtiment.

Hanin se mit à courir comme un dératé ; comment venir à bout de tous les gibets ? Et par lequel commencer ? Il courut de Saint-Germain-des-Prés à Saint-Martin-des-Champs, du port Saint-Landry à l'échelle du Temple, de la place de la Grève à Saint-Victor. Partout, on pendait, décapitait, suppliciait, sans qu'à aucun de ces endroits il trouvât trace de son oncle. À bout de souffle, il remonta la montagne Sainte-Geneviève jusqu'à l'abbaye, derrière laquelle les Frères mineurs rendaient justice, et se fraya un passage dans la couronne de badauds. Quatre Frères mineurs faisaient face à quatre juifs, parmi lesquels Hanin reconnut son oncle. Son cœur se crispa douloureusement.

« Oh, non, pas lui, Seigneur, pas lui ! »

Il arrivait au moment où tombait la sentence :

— Les jeteurs de sorts ont profité de l'obscurité pour dépecer les cadavres de Montfaucon, ceci afin de pourvoir à leurs remèdes diaboliques. Chez eux, nous avons même retrouvé des clous blasphématoires ! Oui, les clous que les juifs plantent en vue de lancer des sorts, et aussi pour se moquer de la crucifixion.

Pour cela, à moins qu'ils ne renoncent à leur foi pour prouver leur innocence et qu'ils se convertissent, ils seront brûlés vifs.

L'un des frères brandit un crucifix en clamant :

— À genoux et convertissez-vous pour trouver la paix !

Hanin assistait à la scène, submergé par le désespoir. Il pensa de toutes ses forces : « Je t'en conjure, mets-toi à genoux, sauve ta vie… Mets-toi à genoux, sauve ta vie… », espérant que son oncle entendrait le cri de son âme.

Crucifix en main, le moine passa devant chaque condamné. Lorsqu'il s'arrêta devant Isaac, Hanin cria :

— Agenouille-toi !

Isaac releva la tête, repéra son neveu et le fixa d'un regard anéanti.

Le religieux reprit :

— Que le feu sacré purifie vos corps, que Dieu ait pitié de vos âmes ; vos biens seront confisqués afin qu'ils servent une œuvre charitable.

D'un simple mouvement de la tête, l'ordre fut donné d'attacher les condamnés au bûcher, puis de l'embraser.

Ivre de douleur et d'impuissance, Hanin n'eut d'autre réaction que la fuite. Il regagna la Bièvre[24], au

24. L'actuelle rue de Bièvre était alors une rivière qui se jetait dans la Seine.

bord de laquelle il se laissa tomber, et se perdit dans les nuages qui s'effilochaient au gré de la brise. Droits comme des flèches, les clochers se noyèrent bientôt dans la fumée âcre poussée par le vent. Odeur de mort. L'angélus sonna, rappelant Hanin à la raison. Il se fit violence pour se relever et quadrilla les rues de la Cité à la recherche de Côme.

À son visage décomposé et ravagé par les larmes, son ami mesura l'ampleur du drame.

— Oh, je voudrais mourir, là, maintenant… Pourquoi ne pouvons-nous pas vivre notre foi ? Pourquoi nous persécute-t-on ? Suis-je moins bon que toi ?

Côme entoura les épaules de Hanin d'un bras consolateur.

— Tu es bon et l'âme de ton oncle était pure… Que pouvons-nous contre l'intolérance ? Regarde : je suis ton ami et je vois ton cœur avant de regarder ta foi…

Hanin fondit en larmes.

— Je n'ai plus rien… plus rien…

— Si, tu m'as, moi ! Je suis là, je suis ton ami, ne l'oublie pas. Mais tu n'as rien mangé… As-tu faim ? Et où vas-tu dormir ? demanda-t-il, sincèrement inquiet. Je vais demander à mon père…

— Tu es fou ? Ta famille me méprise ; et si le bruit court que tu as hébergé un juif !…

Tout les ramenait toujours à la réalité. Côme n'insista pas, conscient de l'absurdité de sa proposition. Pour ne pas mettre son ami définitivement mal à l'aise, Hanin se calma et s'efforça d'adopter un ton rassurant.

— Je vais dormir chez mon oncle cette nuit… Les gardes du guet commencent leur ronde, alors va maintenant et ne t'inquiète pas pour moi.

Résignés, ils se saluèrent et, tandis que Côme rejoignait sa famille qui l'attendait, Hanin se dirigea vers la maison où nul ne l'attendrait plus. Là, tapi dans l'ombre d'un porche, il attendit que le voisinage ait laissé la rue à son désert pour se glisser à l'intérieur de ce qui fut, un temps, son havre de paix.

Du matériel de tailleur d'Isaac, de leur maigre mobilier, il ne restait rien. Laminé par tant d'injustice, Hanin s'effondra et pleura toutes les larmes de son corps. Inconsolable, ne parvenant pas à trouver l'apaisement, il sortit et se fondit dans la nuit…

***

Dès l'ouverture des portes de la Cité, Côme guetta la rue par laquelle arrivait habituellement son ami. Après une longue et vaine attente, il se résolut à se rendre à son travail.

Sincèrement inquiet, il profita de ses criées pour passer par la maison d'Isaac, qu'il trouva envahie de garnements. Préoccupé, il passa le reste de la journée à scruter le moindre recoin de porche ou de place, espérant y voir son ami ; mais Hanin resta introuvable et, à mesure que les heures passaient, l'impatience de Côme se mua en désespoir.

À l'issue de ses criées, il gagna la grève en contrebas de Notre-Dame, où ils se retrouvaient chaque soir. Côme y attendit Hanin jusqu'à ce que le cor du Châtelet ait vrombi. Le cœur comme une enclume, assailli par les plus sombres pensées, il gagna l'outre-Petit-Pont.

Le lendemain matin, il se rendit à la prison du Châtelet.

— Je cherche un certain Hanin Ben Meir ; serait-il ici par hasard ?

Le garde cracha par terre.

— C'est un nom juif, ça ; qu'as-tu à combiner avec un juif ?

— C'est que… il doit une somme d'argent à mon père. C'est lui d'ailleurs qui m'envoie. Il aimerait récupérer son bien, mentit Côme.

Le garde ouvrit son registre.

— Il serait ici depuis quand ?

— Guère longtemps… Un jour… peut-être deux… Que sais-je, moi ?

Extrait de la publication

Le doigt à l'ongle rongé parcourut la liste des inscrits.

— Je n'ai pas trace du nom que tu cites. Mais s'il a été arrêté ce matin, il est peut-être à la morgue[25]. Va-t'en voir là-bas…

Mû par l'espoir fou de retrouver son ami en vie, Côme alla répéter le même mensonge à un autre garde. Mais à la morgue non plus il ne trouva aucune trace de Hanin.

Les jours suivants ne furent pas plus heureux : Côme arpenta les rues, fit le tour des gibets et des échelles[26], courut de la fosse aux chiens aux cimetières juifs, sans succès, au point qu'il en vint à dévisager chaque vagabond, chaque mendiant, chaque voleur de foire, chaque supplicié. Mais personne n'entendit plus parler de Hanin, ni ne le revit ; il semblait même n'avoir jamais existé !

Le soir, affalé sur la grève comme un navire échoué, Côme admirait les reflets du soleil couchant danser sur l'eau, se souvenant des conversations et des confidences échangées avec son ami. Comment expliquer ce long silence ? Il se refusait à admettre le pire. Il préférait se persuader que Hanin avait tout

---

25. La morgue, attenante à la prison, était un lieu d'identification des personnes arrêtées.
26. Autre forme de gibet.

simplement quitté Paris pour rejoindre quelque autre oncle, dans une autre ville. Mais si tel était le cas, pourquoi ne pas lui avoir fait part de ses projets ? Et pourquoi ne pas l'avoir salué ?… Non : si Hanin était vivant, il serait venu à leur rendez-vous quotidien. Jamais il ne l'aurait laissé macérer ainsi dans l'angoisse…

Ainsi Côme se débattit-il avec ses interrogations, laissant filer les jours…

Extrait de la publication